

Yen-Mai Tran-Gervat, Judith Stora-Sandor, Olivier Douhéret et Nelly Feuerhahn, Jean-Baptiste Fretigny
27 janvier 2009

L'humour a-t-il une géographie ?

Café géographique animé par Olivier Milhaud, avec :

- Yen-Mai Tran-Gervat, spécialiste de la parodie, de l'ironie et du comique en littérature et maître de conférences à Paris III ;
- Judith Stora-Sandor, spécialiste de l'humour juif, professeur émérite de littérature comparée à Paris VIII et présidente de l'association pour le développement des recherches sur le Comique, le Rire et l'Humour : l'association Corhum ;
- Olivier Douhéret, physicien et comédien qui a vécu en Suède et en Belgique ;
- Nelly Feuerhahn, chercheuse au CNRS et rédactrice en chef de la revue Humoresques publiée par l'association Corhum.

Il y a foule ce soir au Flore pour savourer le traitement tout géographique de la question de l'humour. Olivier Milhaud propose de partir d'une expérience phénoménologique : celle de la conversation à l'étranger, marquée par ces moments où tous réagissent spontanément en riant à une réplique, sauf l'étranger pour qui elle semble totalement dérisoire.

Il évoque aussi cette étude du psychologue Richard Wiseman, qui a mis en évidence **la plaisanterie qui fait le plus rire au monde sur internet**. D'après l'enquête portant sur 100 000 personnes dans 70 pays différents [1], il s'agit de celle-ci : « Deux chasseurs sont dans un bois lorsqu'un des deux s'étouffe. Il ne semble pas respirer et ses yeux sont vitreux. L'autre dégage son portable et appelle les secours. Il s'écrie : "Mon ami est mort ! Que puis-je faire ?" Le standardiste lui répond : "Calmez-vous. Je vais vous aider. D'abord, assurez-vous qu'il est bien mort." Un silence, puis, un bruit de tir. L'homme revient au téléphone et dit : "OK, et maintenant ?" » Les Français et les Britanniques sont les moins réceptifs à cette histoire. Mais elle connaît un succès considérable ailleurs, notamment chez les Allemands.

A partir de ces deux exemples, Olivier Milhaud dégage 6 grands enjeux pour l'humour :

- 1 - De manière générale, la question des méthodes d'étude de l'humour.
- 2 - La question de l'existence d'un humour national.
- 3 - La question de savoir si l'humour produit une identité géographique.
- 4 - L'analyse de l'expérience interculturelle de l'humour, du côté de la réception de l'humour.
- 5 - L'enjeu de l'association de l'humour à des différences de religion, avec l'exemple emblématique de l'humour juif.
- 6 - L'étude des divers supports de diffusion de l'humour, notamment artistiques.

Comment définir l'humour ? Yen-Mai Tran-Gervat s'est livrée à un vaste parcours bibliographique pour affronter cet « irritant problème de l'humour », formulé par Jean Emelina [2], et ses rapports au comique. Elle sépare le mot humour et la chose, suivant la distinction opérée par Robert Escarpit dans son « Que-sais-je ? » sur l'humour [3]. Le mot humour est très lié à l'Angleterre. La chose, c'est **une espèce de comique : ce qui cherche à produire le rire et le sourire par le contraste entre le sérieux de l'énonciation et l'absurdité ou l'incongruité de ce qu'on dit**. C'est ce contraste que résume bien Falstaff, le personnage de Shakespeare, et qui exprime une humeur proche du flegme anglais pince-sans-rire.

Mais l'humour passe-t-il nécessairement par la langue ? Oui, affirme Yen-Mai Tran-Gervat, par opposition au comique en français, qui a une dimension plus physique et renvoie historiquement au genre de la comédie. L'humour renvoie à l'esprit.

Y a-t-il des différences de conception de l'humour selon les langues ?, s'interroge Olivier Milhaud. Effectivement, le mot est passé du français à l'anglais avant d'être réimporté en France à la fin du 19^{ème} siècle, non sans un glissement de sens. L'humour en anglais revêt un sens beaucoup plus large, qui correspond plutôt au sens du mot comique en français. Une étude humoristique de l'humour est-elle possible ? Hélas non, selon Yen-Mai Tran-Gervat : l'étude doit être forcément sérieuse parce qu'elle suppose une certaine distanciation et la mise en œuvre d'une méthodologie qui, forcément, relève d'une démarche " sérieuse ", ne serait-ce que pour pouvoir être légitime en tant qu'étude, précisément.. L'écrivain Max Forrester Eastman l'a peut-être montré à ses dépens dans *The Sense of Humour* [4], tentative infructueuse de rire pour parler d'humour, dans une confusion classique entre objet et instrument d'étude.

Mais un discours humoristique sur l'humour peut apparaître aussi comme une mise en abyme habile, et l'on rejoint alors une dimension " sérieuse ". De plus, pour bien étudier l'effet comique d'un texte, il faut d'abord le percevoir et tâcher d'en préserver le plaisir dans l'étude qu'on en propose. Dans les passages obligés de sa thèse portant sur la parodie au 18^{ème} siècle, Yen-Mai Tran-Gervat a ainsi introduit un peu de parodie. Elle a pu faire jouer le corpus contre l'excès de sérieux, dans la limite permise par les canons universitaires.

Judith Stora-Sandor rappelle à ce propos l'effet pédagogique certain des textes comiques : en cours, ils suscitent une attention toute particulière des étudiants. Pourtant, **avant la création de l'association Corhum, l'étude de l'humour était marginale en France** : aucune association ne lui était d'ailleurs consacrée. La naissance de l'association visait ainsi à lui rendre une certaine visibilité scientifique. L'organisation du premier colloque en 1988 a rencontré un franc succès. Cet engouement a permis la fondation de la revue *Humoresques*, qui en est aujourd'hui à son 29^{ème} numéro.

Nelly Feuerhahn, rédactrice en chef de la revue, insiste sur le caractère transdisciplinaire d'*Humoresques*, même si la majorité des études qui y paraissent est littéraire. Il s'agit surtout d'explorer le domaine francophone à travers différentes thématiques. Ont été abordés les procédés formels, les identités culturelles ou les modes d'expression : l'écrit, les phénomènes sociopolitiques et le graphisme, jusque là dépourvu d'ancrage universitaire et aujourd'hui étudié à l'Institut National d'Histoire de l'Art. Manquent cependant jusqu'à présent des approches géographiques...

Olivier Milhaud soulève alors **la question de l'existence ou non d'un humour national : est-ce un pur cliché ?** Si certains penseurs cherchent à déterminer des humours nationaux, une telle approche est contraire à la démarche prônée par Yen-Mai Tran-Gervat. Au 18^{ème} siècle, l'humour anglais est présenté comme très étranger à la France à cause de la différence de climat, qu'on associe à l'humeur et au tempérament, suivant la théorie des climats. Cette vision est bien éloignée de l'approche universaliste qui prévaut aujourd'hui. D'où une définition par défaut de ces humours, comme des humours qui ne passent pas auprès de l'Autre. C'est **la connivence et la référence commune** qui interviennent alors, sous forme d'allusions. Le succès de la blague des chasseurs s'explique-t-il partiellement par son caractère assez universel ? La référence est peu marquée nationalement, mais Nelly Feuerhahn insiste cependant sur la persistance d'un effet nation : pourquoi sinon l'étude mentionnerait-elle des différences nationales d'appréciation de cette histoire reposant sur l'absurde ? N'y aurait-il pas là une pointe satirique à l'encontre des Allemands, réactivant le stéréotype qui les prive d'humour ?

Judith Stora-Sandor relativise cependant elle aussi l'ancrage national de l'humour. Insistant sur

la nécessité de **fonder ces analyses à partir d'un corpus**, elle donne l'exemple de George Mikes. Cet auteur d'origine hongroise est très anglais, mais il pratique un humour juif à la fois identitaire et autocritique, par opposition à un humour français plutôt critique envers autrui.

Si l'humour n'a pas une base nationale assurée, aurait-il davantage une base

linguistique ? La langue est un cas particulier de l'univers de référence auquel on appartient ou pas, souligne Yen-Mai Tran-Gervat. Il y a donc aussi des humours de groupes sociaux, par exemple un certain humour versaillais. Judith Stora-Sandor distingue aussi **plusieurs humours anglophones** : la litote anglaise, l'*understatement* d'un Dickens, s'oppose ainsi à l'exagération étatsunienne, l'*overstatement* des *Aventures de Huckleberry Finn* de Twain comme de *L'Attrape-c urs* de Salinger.

La double traduction en langue anglaise d'*Astérix légionnaire* corrobore ces différences, comme le montre Nelly Feuerhahn. Dans une vignette de la version française, le bateau des pirates, après l'attaque d'Astérix, se trouve réduit à un radeau de la méduse plagié sur celui de Géricault ; version chaque fois innovante, l'intrusion incongrue des pirates est un gag récurrent des albums. Le capitaine des pirates, Barbe Rouge, dépité, dit alors : « Je suis médusé ». Dans la version britannique, Barbe Rouge déclare : « *We've been framed* by Géricault* », qu'on pourrait traduire par « Géricault nous a eu », mais signifiant littéralement « nous avons été encadré par Géricault ». L'astérisque renvoie à « un ancien artiste gaulois de l'Antiquité » : la connivence sur la référence culturelle persiste. Dans la version étatsunienne, la réplique est en revanche remplacée par un autre jeu de mot : « *What a day for a daydream* », allusion à la chanson du même nom du groupe pop anglais Right Said Fred. C'est l'explication par la plus ou moins grande proximité culturelle qui prévaut.

L'humour serait-il alors producteur d'identité géographique ? Olivier Douhéret, grand consommateur d'humour des sociétés belge et suédoise, rappelle le mot d'un ministre d'Albert II, « Sire, la Belgique n'existe pas ». **Il n'y a pas un, mais des humours belges**, même s'il existe un humour belge tourné vers ses voisins, jouant la carte de la modestie. Ainsi, en Wallonie, quelques blagues circulent sur les Français : « Comment faire pour faire fortune avec les Français ? Il faut les acheter au prix qu'ils valent et les revendre au prix qu'ils se croient ! » Mais les wallons pratiquent surtout l'autodérision, la critique de leurs institutions, souvent complexifiées à l'extrême, mais aussi, par conséquent, la critique de leurs hommes politiques. Cet humour libéré est le plus souvent politiquement incorrect, novateur et artistique. Il peut être à la fois corrosif, poétique, décalé et même surréaliste. Après tout, le courant surréaliste n'est-il pas né en Belgique ? Ses habitants lui rendent ainsi hommage [5]. et la critique de leurs hommes politiques. Les flamands et les germanophones jouent moins sur les mots. Est-ce parce que leur langue s'y prête moins ? Plus sûrement parce qu'il n'y existe pas une telle tradition et que le langage y exerce une fonction différente. Mais les flamands sont les seuls à plaisanter sur la famille royale belge, du fait de leur position souvent sécessionniste régionaliste. Il existe une dérision intercommunautaire entre flamands et wallons. La rivalité historique se traduit par une critique des pauvretés du voisin et de ses orientations sociales ou politiques, comme le montrent les chansons de Jacques Brel *les Flamingants*, on ne peut plus d'actualité dans le contexte de crise communautaire, et *les Flamandes* [6]. La dérision est cependant aussi intracommunautaire, opposant citadins et campagnards, en Wallonie, en Flandre, comme dans bien des pays. Il s'agit d'un humour le plus souvent lié à la situation de chacun dans la hiérarchie sociale, consistant à rire du peu de manière de celui qui est moins bien placé sur l'échelle sociale, et de l'apparente arrogance de celui qui occupe une position supérieure.

L'humour bruxellois, enfin, est le plus souvent imité par les comiques français. C'est la « zwanze » (du brabançon « radotage »), cette gouaille populaire fondée sur l'exagération et la traduction littérale d'expressions néerlandaises : « mettez-vous », « tire ton plan » ou

« installez-vous et débrouillez-vous » [7].

Peut-on parler d'humour régional ? Oui pour Gilles Fumey, qui rappelle que **l'identification des régions s'est faite par différence d'avec les autres, notamment d'accent**, avec les régions immédiatement proches. Dans le Jura, on imitait ainsi l'accent vosgien, alsacien et bourguignon et non d'autres accents plus lointains. La comédienne et ancienne institutrice Madeleine Proust rend très bien ces différences régionales dans ses spectacles inspirés de ses souvenirs d'enfance. Par exemple avec cette conversation de paysanne qui téléphone à Paris et demande, incrédule, avec son accent : « Alors comme ça vous habitez-là toute l'année ? ».

Olivier Milhaud restitue quant à lui **le point de vue marseillais**, où il n'y a dans le monde que Paris et Marseille, Marseille incluant tout le sud de la France. Ainsi de cette blague, qui se diffuse dans tout le sud de la France : « Un parisien, un marseillais et une jolie Suédoise sont dans le même compartiment d'un train. Un tunnel plonge le compartiment dans l'obscurité. On entend alors le bruit d'un baiser, puis celui d'une claque. A la sortie du tunnel, la lumière revient. Le marseillais et la Suédoise sont assis comme si de rien n'était et le parisien masse une de ses joues, toute rouge. Le parisien se dit : "le marseillais a dû embrasser la Suédoise, elle a cru que c'était moi et elle m'a giflé". La Suédoise pense : "Le parisien a dû vouloir m'embrasser, mais il a raté son coup et a embrassé le marseillais, qui n'a pas apprécié". Le marseillais se dit : "Au prochain tunnel, je refais le bruit du baiser et donne une nouvelle claque à cet imbécile de parisien." » L'intérêt de cette blague est qu'elle fait rire dans tout le sud de la France. Les méridionaux s'identifient bien sûr au marseillais, le plus malin de l'histoire. En cela, la blague "marseillaise" produirait une identification plus large, preuve que la dimension régionale de l'humour doit être comprise dans un sens très large et très flottant.

L'humour suédois est de même dirigé vers les voisins immédiats, Norvégiens, Danois et Finlandais, selon Olivier Douhéret. L'ironie luthérienne passe par une loi non écrite, la *Jantelagen* ou loi de Jante, dont le nom a été forgé par le romancier dano-norvégien Aksel Sandemose. Il s'agit d'un code de conduite dans lequel l'individu ne doit pas faire de vagues. De nombreux sketches jouent ainsi sur la politesse et le respect des règles jusqu'à l'extrême. Par exemple, ce sketch dans un bureau d'immigration, dans lequel des migrants apprennent le comportement typiquement suédois à adopter, qui relève presque du trouble obsessionnel compulsif. Les professeurs en viennent à féliciter les migrants de n'avoir adressé la parole à personne dans l'ascenseur, poussant ainsi à l'extrême la logique de la loi de Jante. Il s'agit d'un humour qui demeure toujours très politiquement correct, et à ce titre parfois très limitant : il faut toujours pour faire rire être la victime, par exemple de tocs ou d'habitudes. Pour autant il s'agit d'une ironie très humaine, qui n'est pas défavorable à la victime [8].

Comment comprendre aussi **les mécanismes de l'humour allemand** ? Nelly Feuerhahn rappelle à quel point cet humour reste incompris en France. L'héritage de la guerre n'y est pas favorable, comme le résume le mot de Desproges : « On ne peut pas rire avec tout le monde ». Vu comme un "gros rire" en France, ce rire sonore et collectif fonctionne avec une toute autre sociabilité que celle, plus française, fondée sur la société de cour étudiée par le sociologue Norbert Elias [9] et que résume le film *Ridicule* de Patrice Leconte : la pointe d'esprit qui fait mal, intègre et exclut. Cette sophistication tranche sur le grobianisme de la Renaissance allemande. Grobian est un personnage de *La nef des fous*. Son auteur, le strasbourgeois Sébastien Brant y décrit avec une implacable précision les choses les plus grossières à ne pas faire pour bien se conduire en société. Mais la dimension morale de l'entreprise humaniste est rapidement éludée lors de la réception de l'ouvrage, dont est surtout retenue la provocation des normes bienséantes avec une certaine auto-ironie. La plaisanterie des chasseurs évoquée ci-dessus se comprend mieux : ce qui fait rire les Allemands, c'est la mise en scène de la bêtise aveugle. Cet idiot de chasseur applique à la lettre les recommandations, et son obéissance stupide est grotesque et risible. On retrouve un tel grotesque chez le brave soldat

Schvek, personnage emblématique de l'humour tchèque.

Qu'en est-il des réactions françaises à l'humour de l'autre « ennemi héréditaire » de la France, l'Angleterre ? Trois grandes périodes d'anglophilie humoristique émergent. Le 18^{ème} siècle marque tout d'abord **une certaine reconnaissance de l'humour anglais**. Voltaire introduit le mot humour en français ainsi que Shakespeare. Mais il s'attriste des « scories » de sa langue et du manque d'à propos des plaisanteries des fossoyeurs en pleine tragédie d'*Hamlet*, pour mieux souligner le génie classique français et sa bienséance. Dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, une deuxième période d'anglophilie consacre le mot humour, qui fait son apparition dans les dictionnaires dans les années 1870. Il existe aussi une troisième période d'anglophilie dans l'après-guerre.

Proposant un autre exemple de cette diversité géographique des humours, Olivier Milhaud se penche sur **le rôle politique de l'humour soviétique** à partir d'un article publié dans le mensuel britannique *Prospect* [10]. Il repose sur l'idée de George Orwell selon laquelle **toute blague est une révolution minuscule**, qui intervient dans la vie quotidienne de chacun jusqu'au cœur du Parti. Certains ont d'ailleurs été mis en camp de concentration pour une blague. De très nombreuses blagues circulent, comme celle-ci : « 3 prisonniers au goulag en viennent à évoquer le motif de leur emprisonnement :

- Je suis ici parce que j'arrivais toujours 5 minutes en retard au travail, dit le premier, et ils m'ont accusé de sabotage.

- Je suis ici parce que j'arrivais toujours 5 minutes en avance au travail, dit le second, et ils m'ont accusé d'espionnage.

- Je suis ici parce que j'arrivais à l'heure chaque jour, dit le troisième, et ils m'ont accusé d'avoir une montre occidentale. »

L'humour s'exerce surtout sur des enjeux économiques : « Les capitalistes sont au bord du gouffre, et heureusement les socialistes vont les dépasser ». Mais les plaisanteries peuvent prendre un tour plus politique. Le parti lui-même fonctionne comme une machine à humour, avec ses questionnaires à remplir : « Avez-vous été persécuté ? Si non, pourquoi ? ». La blague des trois prisonniers du Goulag fonctionne de même, mettant en avant l'absurdité d'un système, face auquel ne reste que le rire. La répression du printemps de Prague suscite une série de blagues tchécoslovaques qui visent aussi à montrer une certaine supériorité intellectuelle tchèque par l'humour : « Pourquoi la Tchécoslovaquie est-elle le pays le plus neutre au monde ? Parce que l'État ne commet même pas d'ingérence dans ses affaires intérieures. »

Ben Lewis, auteur de l'article, est persuadé que l'humour a fonctionné aussi comme une soupape de sécurité pour le régime. Les dirigeants eux-mêmes le pratiquaient. Ainsi Gorbatchev raconte-t-il lui-même cette blague : « Un Moscovite fait la queue pour acheter de la nourriture, mais la file d'attente est très longue. Après avoir attendu un bon moment, il se tourne vers son ami et dit : "J'en ai assez : je vais tuer Gorbatchev", et s'en va. Deux heures plus tard, il revient : "Et bien, lui demande son ami, tu as réussi ?" "Non, répond-il, la queue est encore plus longue là-bas !" »

L'humour juif est-il très diversifié selon les espaces de vie de la diaspora ? Ce sont plutôt les ressemblances qui frappent Judith Stora-Sandor, elle qui a consacré sa thèse d'État à ce sujet après avoir constaté que l'écrivain russe Isaac Babel avait le même humour que son père. Elle rappelle que le judaïsme renvoie non seulement à une religion, mais aussi à l'histoire d'un peuple, où l'étude du *Talmud* était systématique jusqu'à très récemment. Le *Talmud* est fait de

spéculations intellectuelles poussées, coupant les cheveux en quatre, résume-t-elle, avec un style très particulier, marqué par la longueur des phrases et l'importance des antithèses. Il imprègne la culture ashkénaze, sensible dans l'œuvre de l'écrivain étatsunien Philip Roth. On y opère un certain déni de la réalité, rappelant des analyses freudiennes mais aussi l'attitude de l'humoriste : « Un rabbin regarde Jérusalem, voit les païens s'amuser et rit. Pourquoi ris-tu ?, l'interroge-t-on. Je ris parce que si les païens éprouvent ce bonheur, imaginez celui qu'on aura quand nous jouirons de Jérusalem ! ». De même, cette plaisanterie : « Dieu annonce aux hommes l'envoi du déluge. Aux États-Unis, on ouvre les banques et les supermarchés et l'ensemble des biens est distribué, en attendant la fin prochaine. En Israël, Ben Gourion annonce à la Knesset : "Il nous reste trois semaines pour apprendre à vivre sous l'eau !" » Autre histoire, plus douloureuse, celle de Tristan Bernard, arrêté par la Gestapo. A sa femme qui pleure, il lui dit, pour la consoler : « Tu ne dois pas pleurer. Jusqu'à présent nous avons vécu dans la peur d'être arrêtés, à partir de maintenant, nous vivons dans l'espoir. » L'humour juif, conclut Judith Stora-Sandor, est issu par sa *forme* d'une culture commune, marquée par la pratique des mêmes textes du judaïsme pendant des siècles, et par son *esprit* il renvoie à une expérience commune : faute de défense réelle et possible, défense par l'humour contre les persécutions et l'incertitude de l'existence. L'humour juif ne peut pas être considéré comme un alliage entre humour et religion. Le judaïsme, tant que les communautés existaient, selon les endroits jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, était beaucoup plus qu'une religion : il dictait un mode de vie spécifique. Hors du cadre communautaire, l'humour apparaît davantage comme un moyen de se moquer de tel ou tel aspect des rituels par exemple.

Olivier Milhaud propose de s'intéresser maintenant aux divers supports de diffusion de l'humour. Nelly Feuerhahn évoque à ce propos **le rôle original des supports graphiques**. La Révolution française suscite une vague de caricatures très féroces visant à désacraliser le roi de droit divin. Elles sont très bien reçues en Angleterre, où la pratique de telles caricatures se maintient, notamment contre Napoléon, et se raréfie en France sous l'Empire. Elle circule de l'Angleterre vers la France début 19ème, où s'affirment Daumier, Grandville et l'hebdomadaire satirique de *La Caricature* (1830-1843), cousin germain du *London Charivari* et du *Berliner Charivari*. Par le graphisme, la diffusion de l'humour s'affranchit ainsi des frontières linguistiques et culturelles : les gags de l'humoriste allemand Erich Ohser Plauen sont ainsi repris jusqu'en Chine.

Deux interventions concluent ce café géo. Tout d'abord Pierre Gentelle propose sa propre définition de l'humour, dans laquelle il ne retient pas les blagues moqueuses et ironiques. Il souligne à ce propos que les Chinois ne se moquent pas des étrangers, parce qu'ils sont inférieurs, non cultivés, qu'ils ne sont pas « cuits » par la civilisation. L'humour pour Pierre Gentelle constitue plutôt **une manière optimiste de voir le monde dans ses aspects cocasses**, par exemple à travers l'autodérision. Celle-ci est perceptible dans le roman *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise* de l'écrivain franco-chinois Dai Sijie [11]. Luo et le narrateur sont deux jeunes hommes envoyés en rééducation en pleine Révolution culturelle, dans la montagne du Phenix du Ciel, région reculée de la province du Sichuan. Luo pousse le narrateur à jouer un morceau de Mozart avec son violon devant la communauté. Mais le chef se méfie de cet instrument, qu'il soupçonne d'être bourgeois. Il demande à Luo le titre de la partition. Sans hésiter, celui-ci lui répond : « Il s'agit du morceau *Mozart pense au président Mao* ».

Gilles Fumey souhaite quant à lui insister sur **les enjeux tout géographiques de la distance**, à travers deux histoires. Tout d'abord, en appréciant l'écart social comme forme de distance, à travers l'humour scatologique. Étudiant à Dijon, il assiste à une conversation entre une femme de médecin louant des chambres et sa servante Marthe, qui ne sait pas lire : « Marthe, cela fait

60 ans que je te le répète, les chemises du docteur, il faut les froter au col ! » Marthe réplique immédiatement, sans doute humiliée par la présence d'un tiers : « Et madame, et les slips, je les frotte où ? ».

Autre enjeu de distance dans cette histoire vraie, quelque part dans un village du Jura. Un couple de retraités consulte les pages décès de *L'Est républicain*. La femme note l'enterrement d'une personne de leur connaissance. Son mari réplique : « L'enterrement est à 50 kilomètres d'ici ? Regarde donc s'il n'y en a pas quelqu'un qu'on enterre plus près... » C'est une forme originale de tourisme funéraire qui passe par une sorte de pratique de l'analyse spatiale, minimisant la distance au lieu d'enterrement...

Si l'humour n'a pas encore sa géographie, il condense de multiples pratiques et représentations, que cette soirée au Flore a contribué à défricher et qui ne peuvent que stimuler la réflexion des géographes.

Compte-rendu : Jean-Baptiste Fretigny.

[1] cf. www.laughlab.co.uk

[2] « L'irritant problème de l'humour », chapitre 5 de Jean Emelina, *Le Comique : essai d'interprétation générale*, Paris, SEDES, 1991. L'auteur pose clairement la difficulté de définition de la notion et le risque de « confusions innombrables » qu'elle présente

[3] Robert Escarpit, *L'humour*, Paris, PUF, coll. Que-sais-je ?, 1960.

[4] Max Forrester Eastman, *The Sense of Humour*, New York, C. Scribner's Son, 1921. C'est la position de Robert Escarpit en dans son ouvrage cité *supra*, page 17.

[5] Par exemple :

- le film de Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoit Poelvoorde *C'est arrivé près de chez vous*, Mondex Films et Films Dancourt, 1992 ;

- le film d'Olivier Van Hoofstadt *Dikkenek*, Europacorp, 2006, cf. www.dikkenek.com ;

- le spectacle humoristique de la Comédie Victor *Sois Belge et tais-toi*,

cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Sois_Belge_et_tais-toi ;

- l'émission télévisée documentaire *Striptease*, diffusée sur RTBF1 et France 3.

[6] Pour *Les Flamingants*, cf. : <http://www.youtube.com/watch?v=RHfOJm2xpfS>

Pour *Les Flamandes*, cf. : <http://www.youtube.com/watch?v=05Z56Fqe1Bk>

[7] Cette « zwanze » est sensible dans deux pièces de théâtre :

- De Frantz Fonson et Fernand Wicheler, *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*, 1910.

Cf. : http://fr.wikipedia.org/wiki/Mariage_de_Mademoiselle_Beulemans ;

- De Joris d'Hanswyck et Paul Van Stalle, *Bossemans et Coppenolle*, 1938.

[8] Pour les connaisseurs de la langue de Strinberg, quelques liens pour un *svenska skratt* (rire suédois) :

- <http://www.youtube.com/watch?v=8IqEzt82bog>

- http://www.youtube.com/watch?v=f8_yGBgjy0

[9] Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2008.

[10] Ben Lewis, « *Hammer & tickle* », n°122, mai 2006.

Disponible sur <http://www.prospect-magazine.co.uk/printarticle.php?id=7412>

[11] Dai Sijie, *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*, Gallimard, coll. Folio, 2000 (la langue d'origine est le français).

Pour aller plus loin :

- Le site de l'association CORHUM et de la revue *Humoresques* :

<http://pagesperso-orange.fr/corhum.humoresques/>

- La lettre de Cassandra numéro 27 : Humour chinois, par Pierre Gentelle :

http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=701

- Le compte-rendu du film *Joyeuses funérailles* de Franck Oz, par Gilles Fumey :

http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1136

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://www.cafe-geo.net)